Une métacritique du structuralisme génétique

Mojgan Mahdavi Zadeh
Maître assistante- Université d'Ispahan
mahdavi@fgn.ui.ac.ir
mojgan_mahdavi@yahoo.fr

(Date de réception : 23.10.2006, date d'acceptation : 22.05.2007)

Résumé
La description structuraliste ouvre un circuit d'intelligibilité que referme l'explication génétique et comme nous le savons, c'est Lucien Goldmann qui a nommé « structuralisme génétique » son enquête sociologique. Ayant essayé d'exposer les principes essentiels de sa méthode appliquée aux sciences humaines en général et à la critique littéraire en particulier, Goldmann a trouvé des analogies et des oppositions entre les grandes écoles complémentaires de critiques littéraires qui se rattachent à cette méthode. Pour lui, le structuralisme génétique part de l'hypothèse que tout comportement humain est une manière de réponse significative à une situation particulière. En fait pour lui tout équilibre satisfaisant entre les structures mentales du sujet et le monde extérieur aboutit à une situation à l'intérieur de laquelle le comportement des hommes transforme le monde. Mais cette enquête sociologique, est-elle l'instrument le plus sûr de la phénoménologie littéraire ? Goldmann, n'a-t-il pas négligé le texte littéraire ? L'individu n'étant qu'un élément du groupe auquel il appartient, l'individualité de chacun ne va-t-elle pas disparaître totalement dans les aspirations de la classe sociale ? Quelle différence sépare Racine, auteur tragique de Molière, auteur comique ? N'ont-ils pas vécu tous les deux sous le règne de Louis XIV, au dix-septième siècle français ? Et donc « le social » saurait se passer de «l'individuel»?

Mots clés : Le structuralisme génétique, la métacritique, le structuralisme, la phénoménologie littéraire, le social, l'individuel

Introduction

Etant donné que la métacritique désigne la critique d'une critique ou celle d'un critique, et que le structuralisme génétique de Goldmann est lui-même une sorte de critique, ce modeste article ne sera qu'une métacritique. Quant au nom «structuralisme», qui vient de l'adjectif « structural », c'est le courant de pensée des années 1960, visant à privilégier d'une part la totalité par rapport à l'individu (c'est-à-dire le social), d'autre part la synchronicité des faits plutôt que leur évolution, et enfin les relations unissant ces faits plutôt que les faits eux-mêmes en ce qu'ils ont d'hétérogène et d'anecdotique. Autrement dit, *« Le structuralisme, est une théorie et une méthode d'analyse qui conduit à considérer un ensemble de faits comme une structure »* (*Dictionnaire encyclopédique de la Langue Française*, 1998, 1216). Il a connu sa forme la plus complète dans l'anthropologie sociale pratiquée par Lévi-Strauss.

En linguistique, le structuralisme consiste à une démarche théorique qui consiste à envisager la

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

langue comme une structure, c'est-à-dire un ensemble d'éléments entretenant des relations formelles. Ferdinand de Saussure fut l'initiateur du structuralisme linguistique ; pour lui, la langue est un système dont chaque élément dépend de tous les autres.

Dans les sciences humaines, la démarche structuraliste est caractérisée par deux principes, l'une étant l'analogie des faits humains aux faits de langage (c'est d'ailleurs pourquoi l'être humain codifie la nature et la société dans laquelle il vit à l'aide d'un réseau de symboles); et l'autre, étant les systèmes constitués par les réalités humaines, en tant qu'ensembles symboliques, à être déchiffrés par le chercheur.

Les méthodes structurales ont été appliquées non seulement à l'ethnologie (surtout par Claude Lévi-Strauss, lui-même imprégné de Sapir, Bloomfield et Jakobson) et à la sociologie (anthropologie structurale), mais aussi à la critique littéraire et artistique. Avec Louis Althusser (1918-1990), l'école marxiste française a été également tentée de se rapprocher du structuralisme. Jacques Lacan (1901-1981) l'introduisit en psychanalyse. Pour lui, l'inconscient est structuré comme un langage. Selon Jean Piaget (1896-1980) le structuralisme est une méthode et non pas une doctrine. Michel Foucault (1926-1984) est peut-être le seul qui a fait de ce mouvement un instrument de combat philosophique dans les sciences humaines, avec pour effet de vider l'humain de sa chair, en principe pour mieux le saisir. Jacques Derrida accuse Saussure de privilégier dans la langue sa forme verbale et sonore et de mettre au deuxième plan sa forme écrite. Chomsky s'en affranchira, signant la vraie mort du structuralisme. Et enfin, en dehors de la linguistique et de l'anthropologie, grâce aux travaux de Roland Barthes, de Gérard Genette, de Charles Mauron et de Lucien Goldmann, le structuralisme a pu trouver une grande place dans l'histoire de la critique littéraire.

Goldmann, le théoricien de la sociocritique qui nomme structuralisme génétique sa méthode proposée, essaie d'insérer l'individu dans un ensemble qu'il appelle « *groupe social* ». Ainsi, l'individu n'est qu'un élément du groupe auquel il appartient. Ce groupe constitue, pour Goldmann, le fondement même de toute interprétation culturelle. En effet, l'œuvre de Lucien Goldmann se place au croisement de la philosophie, de la sociologie et de la critique littéraire. Nourrie de Hegel, Marx, Freud et Heidegger, elle se présente comme une reprise libérale des thèses de Lukacs, selon lesquelles, l'individualité de chacun disparaît totalement sous les aspirations du groupe social.

Dans *Situations*, *tome IV,* Sartre trouve qu' « *une œuvre d'art est à la fois une production individuelle et un fait social* » (SARTRE, 1964, 33) ; alors que Goldmann, à

tort ou à raison lui répond qu'« *elle est d'abord une vision collective, appartenant à un temps, une classe, ou un groupe avant d'être celle d'un individu* » (DOUBROVSKY, 1996, 60).

Le Structuralisme génétique, envisagé comme modèle d'intelligibilité scientifique

Ce qui fait que l'homme se distingue du reste de la création, c'est la pensée, signe de son élection par Dieu et de sa condition particulière. Comme disait Pascal : « *L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant* » (PASCAL, 1983, 347).

On ne fait pas ce qu'on veut et cependant on est responsable de ce qu'on est ! La parole nous informe, l'écrit nous forme, et nous déforme nécessairement puisque ce qui a été écrit nous vient d'ailleurs, de loin ou de près, d'un non-lieu, et d'un autre temps, de jadis ou de naguère. Grâce aux œuvres littéraires, on acquiert un point de vue spécial sur la réalité de l'homme, sur son environnement, ainsi que sur la manière dont il saisit à la fois cet environnement et les rapports qu'il entretient avec celui-ci.

En ce qui concerne la sociologie de la littérature, étant donné qu'elle vise à la compréhension de l'œuvre, loin d'y chercher une illustration du projet conscient de l'auteur, nous la situons dans le cadre des critiques d'interprétation :

« Goldmann ne s'en tient jamais aux contenus explicites des textes, aux événements ou aux catégories sociales représentées. Il affirme qu'on ne peut découvrir la signification objective d'une œuvre, philosophique ou littéraire, qu'en la remplaçant dans l'ensemble de l'évolution historique et de la vie sociale » (MAUREL, 1994, 52).

Il est évident que le fait de s'interroger, dans une perspective sociologique, sur les notions de représentation et ses variantes goldmaniennes, en un mot sur la vision du monde, sur l'expression, sur l'homologie ainsi que sur la méditation, nous mène à mieux découvrir l'horizon théorique de cette approche. Goldmann, cette figure majeure de la sociologie marxiste en France, d'abord attaché au CNRS, puis directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, qui créa en 1961, à Bruxelles, le centre de la sociologie de la littérature, en élaborant une sociologie de la création littéraire, tenta d'expliquer la littérature et les œuvres d'art à l'aide du concept de la « *vision du monde* » (MAUREL, 1994, 53). En effet, Goldmann nous démontre comment on peut lire l'évolution d'une structure littéraire, en regard des mutations d'un groupe social, et de ses interrogations sur de différents problèmes. Il découpe la réalité d'une époque, pour pouvoir discerner les faits simultanés et les mettre en liaison :

« Les visions du monde sont l'expression psychique de la relation entre certains groupes humains et leur milieu social et naturel » (*Ibid.*, 53).

En effet, en mai 1964, Goldmann publie un article dans lequel il essaie d'exposer les principes de sa méthode appliquée aux sciences humaines en général et à la critique littéraire en particulier. Pour notre sociologue, il y a des analogies et des oppositions entre les grandes écoles complémentaires de critiques littéraires qui se rattachent à cette méthode : le marxisme et la psychanalyse. Écoutons Goldmann lui-même à ce sujet :

Le structuralisme génétique part de l'hypothèse que tout comportement humain est un essai de donner une réponse significative à une situation particulière et tend par cela même à créer un équilibre entre le sujet de l'action et l'objet sur lequel elle porte, le monde ambiant » (GOLDMANN, 1964, 338).

Selon Goldmann, tout équilibre satisfaisant entre les structures mentales du sujet et le monde extérieur aboutit à une situation à l'intérieur de laquelle « *le comportement des hommes transforme le monde* » (GOLDMANN, 1964, 338).

Au fur et à mesure, cette transformation rend l'ancien équilibre insuffisant et engendre une nouvelle tendance à une nouvelle « *équilibration* » qui sera à son tour « *ultérieurement dépassée* » (*Ibid.*, 338). Ainsi, les réalités humaines se présentent comme des processus à double face :

« Destruction de structurations anciennes et structuration de totalités nouvelles aptes à créer des équilibres qui sauraient satisfaire aux nouvelles exigences des groupes sociaux qui les élaborent » (*Ibid.*, 338).

Nous tenons à rappeler que Goldmann appelle le marxisme et la psychanalyse deux écoles complémentaires de critiques littéraires. Or, nous croyons que les découvertes de la sociocritique restent foncièrement partielles ; car, le « *social* » ne saurait se passer de « *l'individuel* » (*Ibid.*).

Pour lui, l'ensemble d'idées et de sentiments qui réunit les membres d'un groupe et les oppose aux autres groupes est intitulé « *vision du monde* » (MAUREL, 1994, 53). Ici, deux questions fondamentales nous paraissent curieusement négligées.

Quelle est alors l'idiosyncrasie, la part héréditaire, ou l'individualité de Racine, homme ? Quelle différence sépare Racine, auteur tragique de Molière, auteur comique ? N'ont-ils pas vécu tous les deux sous le règne de Louis XIV, au XVII[e] siècle français ? Pourquoi Racine exprime-t-il ses aspirations jansénistes tandis que Molière n'en sait rien. L'un fait pleurer, l'autre fait rire. Pourquoi la sociocritique ne peut-elle donner une réponse à cette question fondamentale ?

La deuxième question encore plus importante pour nous « *littéraire* » est la suivante : Que devient la littérarité, dans cette enquête sociologique? C'est l'impasse où aboutit la critique sociologique. Comme on le voit, l'individu se dissout, le groupe social le remplace, une œuvre est produite sans auteur avec ses indices différentiels.

À ces questions, Goldmann répond que la passivité croissante des individus constitue la phase actuelle des sociétés industrielles. Si l'on admet la passivité de la phase actuelle, peut-on l'accepter pour le XVII^e^ siècle où vivait un Racine ou un Pascal ? Il faut avouer que même pour le XX^e^ siècle, il n'est pas logique d'accepter pleinement cette assertion, parce que ce sont les individus qui constituent les classes sociales. Qu'est-ce qu'il arrivera alors aux aspirations personnelles, et aux sentiments ancestraux de ceux qui forment ces classes ? Perdront-ils tous leurs souhaits au sein du groupe ? D'où viennent, si oui, les aspirations du groupe ?

Étude phénoménologique

La grande découverte de Barthes, c'est qu'en critique, il n'y a point de vérité : « *La critique, c'est autre chose que de parler juste au nom de principes «vrais »* » (BARTHES, 1997, 254).

L'objet de la critique n'est pas le monde, c'est le discours d'un autre : « *La critique est un discours sur un discours ; c'est un langage second ou métalangage (comme disent des logiciens), qui s'exerce sur un langage premier (ou langage objet)* » (BARTHES, 1997, 255).

Étant donné que la phénoménologie est une méthode philosophique cherchant à revenir aux choses mêmes et à les décrire telles qu'elles apparaissent à la conscience, indépendamment de tout savoir constitué, dans cette modeste partie, nous allons nous rapprocher de plus en plus des contenus latents et manifestes des œuvres de Goldmann, pour mieux constater les choses.

En ce qui concerne la sociologie actuelle de la littérature, l'œuvre sera vue comme un produit qui sera resitué dans le contexte social et historique. Nous trouvons en auteur un homme dont l'existence est déterminée par des conditions historiques à la fois précises et concrètes. La production de l'auteur est un fait social qui résulte des conditions matérielles, sociales et institutionnelles de l'écriture. Cependant, le rôle que jouent les critiques littéraires dans la constitution des « *Belles Lettres* » reste toujours primordial.

Pour Lucien Goldmann, théoricien de la sociocritique, « *les visions du monde ne sont pas des faits individuels, mais des faits sociaux*» (GOLDMANN, 1959, 11). Ainsi pour lui, l'écrivain reflète dans son œuvre les structures mentales du groupe social auquel il appartient. C'est au critique donc de chercher comment les structures réelles de la société

sont transposées dans l'œuvre littéraire. Pour cela, il ne faut pas toujours chercher dans la pensée réelle et l'intention intime de l'écrivain, mais dans les formes et les structures où il incarne sa vision du monde.

Les œuvres de Goldmann ont rénové, dans une large mesure, notre compréhension de Pascal et du jansénisme; elles ont mis au point le précieux concept de la vision tragique; en d'autres termes, elles ont jeté un jour nouveau sur l'évolution du roman moderne. Sur Malraux et Robbe-Grillet, nous devons à Goldmann les analyses les plus pénétrantes. Mais cette pénétration, à quoi la doit-il ? Il est normal que pour lui la réponse ne laisse pas l'ombre d'un doute : comme tout savant, il croit devoir ses résultats à sa méthode. Notre réponse sera différente. Il est le premier à se rendre compte du fait que :

« Si pour connaître la structure réelle de la vie humaine et historique, il faut la découper en structures significatives, il y a devant le chercheur d'innombrables possibilités de découpages et en face du grand nombre de mauvais découpages possibles de l'objet et du petit nombre de découpages valables, c'est précisément la recherche exclusive de totalité significatives qui constitue le seul guide valable pour le chercheur » (GOLDMANN, 1997, 106).

En fait, il pense que le critique ne doit pas chercher les rapports entre la réalité sociale et le contenu des romans, mais entre la structure du milieu social et les formes romanesques ; il ne doit pas non plus s'appuyer sur ce que l'auteur écrit sur la société, mais sur tout le savoir sociologique du texte.

Goldmann nomme le marxisme et la psychanalyse deux écoles complémentaires. Ces deux écoles, sont-elles comparables pour qu'elles soient complémentaires l'une de l'autre?

Serge Doubrovsky critique Goldmann d'avoir négligé le texte littéraire, et ainsi d'avoir ignoré la littérature au profit d'un « contenu » qu'on pourrait trouver ailleurs que dans la littérature. Alors que Goldmann ne cherche que le contenu au dépens de la forme, essentielle dans la littérature ; la tragédie est oubliée pour les données sociologiques. Et enfin, il est vrai que la sociologie est une science, et en tant que telle il s'en dégage des lois incontestables, mais le propre des hommes est qu'ils sont psychologiquement différents les uns des autres, même s'ils vivent pour une même société, et même s'ils ont un psychisme dominant commun dans chaque groupe et chaque société.

La métacritique de Goldmann :

Dans *Le Dieu caché* (1956), Goldmann a présenté les *Pensées* de Pascal et le théâtre de Racine comme étant la traduction d'une même vision tragique du jansénisme. Ce refus de faire de l'œuvre d'art le produit d'une individualité est aussi remarquable dans, *Pour une*

sociologie du roman (1964). Cela peut signifier que dans les processus de la création, le rôle des groupes sociaux est prépondérant. Pour Goldmann, il n'y a pas de différence entre Malraux, Robbe-Grillet ou Pascal. C'est le groupe qui, pour lui, représente l'individu. La personne qui écrit n'est qu'une « *Méditation* » inessentielle et ses sentiments n'existent que dans le sein des classes qui la représentent. Lisons le sociologue s'exprimer à ce sujet :

« Les véritables sujets de la création culturelle sont les groupes sociaux et non pas les individus isolés » (GOLDMANN, 1964, 16).

Le tollé général et les contestations collectives de la nouvelle critique sont tels que Goldmann constate lui-même que les principes de sa méthode ont choqué l'ensemble de la critique actuelle. Il affirme dans la préface de sa *Sociologie du roman* :

« Ajoutons que l'affirmation selon laquelle les véritables sujets de la création culturelle sont les groupes sociaux, a beaucoup heurté les critiques » (GOLDMANN, 1964, p. 16).

Cette homologie qu'établit le sociologue entre la « vision du monde » individuelle et celle du groupe social nous semble utopique. La critique sévère de Doubrovsky confirme notre point de vue à l'égard de la critique sociologique. Selon celui-ci, la critique littéraire n'est pas destinée à élucider les détails, qui sont certes plus ou moins importants; mais à éclairer la totalité littéraire. La littérarité ne doit pas être sacrifiée aux faits sociologiques :

«La critique littéraire, telle que Lucien Goldmann l'envisage, est fortement secondaire, ou, en tout cas seconde, par rapport à la sociologie » (DOUBROVSKY, 1996, 151).

Après une constatation fâcheuse pour les études littéraires, Doubrovsky se demande amèrement :

« Quels sont alors les résultats, et quels progrès marquent-ils sur ceux de la recherche traditionnelle ? » (*Ibid.*, 151).

En effet, Goldmann a longtemps négligé l'étude textuelle au profit du contenu ; mais avec les reproches qu'on lui a adressés, il s'est enfin rendu compte de la solidarité du fond et de la forme. Il n'osait pas appliquer sa méthode à des textes poétiques, parce qu'il n'est pas si facile de chercher « les contenus » d'un poème. Il reconnaît d'ailleurs la justesse des reproches : « *Nous avons toujours reconnu le bien-fondé de ce reproche* » (GOLDMANN, 1970, 327).

Il avoue aussi l'importance souvent négligée de la forme dans la poésie :

« En ce qui concerne la poésie, des structures non sémantiques (syntaxiques, phonétiques, associatives, etc.) avaient peut-être une importance particulièrement grande et un poids particulièrement décisifs » (GOLDMANN, 1970, 328).

D'ailleurs, nous avons la ferme conviction que Goldmann a affiché l'appellation « *structuralisme génétique* » à sa méthode plutôt sociologique sous l'influence des travaux de Charles Mauron qui a publié sa thèse avant lui. Car de même que Mauron établit une relation entre les structures psychiques et le texte littéraire, Goldmann a essayé d'organiser le même rapport entre les structures sociales et la création culturelle. À cette différence près toutefois que pour Goldmann « *tout grand auteur est marchand d'idéologie* », comme le dit Doubrovsky (DOUBROVSKY, 1996, 151). Roger Fayole affirme lui aussi, ce que nous venons d'avancer sur l'influence subie de Mauron pour la méthode : « *Cédant à la mode, il a désigné ensuite du nom de structuralisme génétique* » (FAYOLLE, 1978, 198).

Quoique Goldmann appelle son enquête sociologique « structuralisme génétique », on est en mesure de dire que c'est Mauron et non pas Goldmann, qui est le précurseur du structuralisme génétique et que ses études restent les meilleures en ce domaine ; car il passe de la structure textuelle à la structure mentale, c'est-à-dire à la genèse des thèmes.

Conclusion :

Quand la critique se serait révélée incapable de juger, la critique des critiques le serait davantage. Julien Gracq insiste sur l'impression de désarroi et d'incertitude que laisse la critique contemporaine :

« On ne sait s'il y a une crise de la littérature, mais il crève les yeux qu'il existe une crise du jugement littéraire » (GRACQ, 1961, 15).

Il faut d'abord savoir que l'histoire de la littérature ne serait plus une suite d'anecdotes attendrissantes. Pour comprendre Racine, il faudrait pouvoir confronter notre conception de l'homme avec la sienne ; et s'il convient, bien sûr, d'être au courant de la culture du XVII^{e} siècle, il faudrait également être imprégné de celle du XX^{e} siècle. Et de quel Racine veut-t-on parler ? De celui de Picard, de Mauron, de Barthes, de Goldmann, de Giraudoux, de Thierry Maulnier, de Mornet, de Lemaître, ou de celui de X ou de celui de Y du XXI^{e} siècle ? Tous ces Racines ne se ressemblent guère, et il serait sot de s'en étonner, puisque aussi bien « le Racine en soi », le « vrai Racine », le « Racine archétype » n'existe pas.

Faudrait-il alors tomber dans un relativisme ironique ? En effet, en assumant un choix subjectif, une réalité objective est dévoilée chez Racine. Si l'on pouvait additionner et juxtaposer les différentes visions pour arriver à une vérité globale, tout serait simple; on pourrait alors avoir une super-critique de ce travail d'intégration ! Mais malheureusement il n'y en a pas ; autrement dit on ne pourrait pas finir par percevoir les six côtés du cube à la

fois. De plus, l'homologie qu'établit le sociologue entre « la vision du monde » (MAUREL, 1994, 53) individuelle et celle du groupe social nous semble utopique. Autrement dit, la vie individuelle qui se transforme en textes littéraires contient à la fois les aspirations sociales recherchées par Goldmann et les sentiments héréditaires et personnels.

Selon les règles du structuralisme génétique, un premier palier de l'interprétation ira de l'examen interne du texte à la vision du monde, et c'est ce que Goldmann appelle la compréhension phénoménologique ; le deuxième palier à franchir sera l'explication ou l'étude génétique. Notre sociologue semble avoir oublié de considérer que la littérarité ne doit pas être sacrifiée aux faits sociologiques. Pour lui, les œuvres prennent leur élan à partir d'une réalité sociale spécifique et les faits humains n'existent que pour autant qu'ils prennent une signification par rapport à des sujets (individuels et collectifs), à leurs intérêts, leurs désirs, leurs projets ; les œuvres révèlent, radicalisent et donnent une forme communicable et partageable aux désirs, aux rêves et aux idées d'une époque. Ainsi, les œuvres littéraires importantes, celles qui ont quelque valeur esthétique, renfermeraient l'exigence et la promesse d'un monde autre. Elles seraient les réponses proposées par des artistes, aux questions que se poseraient les contemporains (les individus tout comme les groupes). Il s'agirait alors de comprendre les conditions sociales, idéologiques et culturelles des œuvres, des courants et des formes.

Bibliographie :

BARTHES, Roland. (1997). *Essais critiques,* Paris : éditions du Seuil, Collections Points Essais.

BRUNEL, Pierre ; Madelénat, Daniel ; Gliksohn, Jean-Michel, et Couty, Daniel. (1977). *La Critique littéraire,* Paris : Presses universitaires de France.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE. (1998). *Langue, encyclopédie, noms propres,* Italie : Hachette-spadem-adagp.

DOUBROVSKY, Serge. (1996). *Pourquoi la nouvelle critique ? Critique et objectivité,* Paris : Mercure de France.

DUCROT, Oswald. (1968). *Qu'est-ce que le structuralisme ? Le structuralisme en linguistique*, Paris : Éditions du Seuil.

FAYOLLE, Roger. (1978). *La Critique*, Paris: Armand Colin.

GOLDMANN, Lucien. (1964). *Pour une sociologie du roman*, Paris : Gallimard.

GOLDMANN, Lucien. (1970). *Structures mentales et créations culturelles*, Paris : Gallimard.

GOLDMANN, Lucien. (1959). *Recherches dialectiques*, Paris : Gallimard.

GOLDMANN, Lucien. (1997). *Le Dieu caché,* Paris : Gallimard.

GRACQ, Julien. (1961). *La littérature à l'estomac*, Paris : Collections Libertés.

MAUREL, Anne. (1994). *La Critique*, Paris : La Collection « Contours littéraires ».

PASCAL, Blaise. (1983). *Pensée,* Paris : Éditions Gallimard.

SARTRE, Jean Paul. (1964). *Situations, tome IV : Portraits,* Paris: Gallimard.